

125

LE FRONDEUR

JOURNAL SATIRIQUE

10

C MES



LE FRONDEUR

Journal Satirique paraissant tous les Samedis

ABONNEMENTS :

Un an fr. 5 50

Bureaux :

12 - Rue de l'Etuve - 12

A LIÈGE

RÉDACTEUR EN CHEF

NIHIL

Il n'y a que les petits hommes qui craignent les petits écrits

ANNONCES :

Texte : La ligne. . . fr. 00 25

Illustrées : Par mois » 15 00

RÉCLAMES :

La ligne » 1 00

On traite à forfait.

Toutes les correspondances doivent être adressées au bureau du Journal, rue de l'Etuve, 12, à Liège.

SOMMAIRE: La Pacification de l'Egypte. (Nihil). — Les réformes introduites dans le règlement de la police de Liège. — A m'frè lion chien d'bergi a mon l'inci wathi à l'cowe-dè-bois. (Lionne). — L'atmosphère religieuse de l'Institut supérieur de demoiselles. (S. Clave). — Victor à Londres. (Clapette). — La misère et la prostitution. (Alfred de Muset). — L'artiste bossu. — Mot de la fin. — Réclames et Annonces.

Un vent de fronde,
S'est levé ce matin ;
Je crois qu'il gronde,
Contre?.....

La Pacification de l'Egypte

Ces diables d'anglais ont une façon toute spéciale de pacifier un pays.

C'est par les obus, les bombes et les boulets que ces gaillards se font annoncer dans les ménages où ils veulent apporter la paix. Ils procèdent à l'instar des agents de police qui entendent le bruit produit par le bris d'une assiette, qu'un mari rageur lançait à la tête de sa moitié, se précipitaient sur le bâtiment, faisaient voler les vitres en éclats, mettaient le ménage en morceaux menus menus, et assommaient à moitié les deux époux, afin de les mettre d'accord.

Arabi-pacha qui, d'abord, paraissait simplement posséder le désir de devenir général avant son tour, a grandi, en quelques jours, de plusieurs coudées — ce qui n'étonnera personne quand on saura que cet égyptien est espagnol. Il y a un mois on l'aurait mis à la raison en lui accordant un emploi convenablement rétribué, en le nommant, par exemple, concierge au sérail. Aujourd'hui, ce pacha met l'Europe sans dessus dessous, il dédaigne la France, menace l'Angleterre et jongle avec la conférence comme avec une balle en caoutchouc.

Le peuple Egyptien, qui d'abord ne paraissait pas disposé à entonner la chanson du colonel, marche aujourd'hui comme un seul homme derrière son Arabi et celui-ci a beau être déclaré rebelle par son souverain, rien n'y fait. C'est absolument comme si le Khédive passait son temps à mettre des vésicatoires sur des jambes de bois, atteinte de paralysies.

Et dame, ce revirement se comprend un peu.

Arabi plongeait peut-être un tantinet ses doigts dans la caisse, et le commerce n'était peut-être pas absolument tranquille quand le farouche colonel se promenait par les rues. Mais avec les Anglais c'est autre chose. Le commerce est tranquille, il est même si tranquille qu'il n'existe plus du tout. Les obus ont détraqués les forts, c'est vrai, mais ils ont réduits les magasins en poudre.

Avant la PACIFICATION on assassinait bien par ci par là, un CHIEN DE CHRÉTIEN, mais depuis, c'est par centaines qu'on les envoie AD PATRES. Grâce à la protection toute spéciale de la grande Angleterre, le pays des sauterelles, est en pleine anarchie, il n'y a plus de transactions commerciales, plus d'agriculture, il n'y a plus que des soldats qui vont s'enfoncer pacifiquement et avec une juste réciprocité des instruments pointus dans le ventre et des canons qui vont mutuellement se cracher leurs boulets à la gueule, — en attendant la grande scène de l'inondation, dont Arabi, en habile impressario, a organisé avec soin, — la première représentation, avec le concours désintéressé du Nil, — et, même, paraît-il, de Sarah Bernhard, qui veut bien venir apporter à Arabi le précieux appoint de ses os.

Décidément, c'est toujours le vieux jeu ; quand une grande puissance annonce

quelle va PACIFIER une contrée quelconque, l'écho sceptique répète aux peuples :

« Pas s'y fier ! »

NIHIL.

DES RÉFORMES INTRODUITES

DANS LE

Règlement de police de Liège.

J'espère ne pas trop vous surprendre, chers lecteurs, quand je vous apprendrai que depuis peu de temps des réformes excellentes sont introduites dans le service de la police. Un des honorables fonctionnaires de ce corps (dont je ne citerai pas le nom, peur de blesser sa modestie) travaille sans relâche, anticipe même sur son repos, afin de faire de la police de notre ville une des meilleures du royaume, et c'est grâce à son habileté et à sa longue expérience que nous pouvons voir, inscrites dans le règlement de police, les heureuses innovations suivantes. Oyez :

Premièrement. « Il est défendu aux agents de police en service d'adresser la parole à qui que ce soit. » Cette excellente mesure a été prise à cause des hommes étrangers à la ville incorporés dans notre police, qui, ne connaissant pas la nomenclature des rues ni où elles sont situées, restaient bouche close lorsqu'on leur demandait un renseignement. Vous comprenez que c'était louche. Aussi a-t-on préféré adopter une règle générale et le mot d'ordre est-il donné à chaque agent de service de répondre à quiconque leur adresse la parole : « Je suis de service, il m'est défendu de parler. »

N'est-ce pas, que c'est bien trouvé, heureux Liégeois ? Mais ce n'est pas tout.

Secondement. — « Interdiction est faite à l'agent et au pompier en patrouille de conserver les mains en poche. » Le lecteur comprendra facilement l'importance de cette défense. C'est pour ce motif qu'on a cousu l'ouverture des poches des anciennes capotes et qu'on les a complètement suppri-

mée (les poches) aux nouvelles; de cette façon on est certain que l'ordre ne sera pas enfreint.

Si l'hiver prochain est trop rude il faut espérer qu'on donnera aux représentants de la force publique, des gants en cuir doublé de peau de lapin; ce sera aussi élégant que confortable.

Enfin, dans le même service, l'agent doit se trouver d'un côté de la rue et le pompier de l'autre. C'est peut-être en application de l'ordre stipulé ci-dessus leur défendant de parler pendant leur service. C'est on ne peut plus élémentaire, et voyez-vous un individu arrêté par eux et leur demandant le pourquoi de son arrestation, ce à quoi ceux-ci lui répondent: « Taisez-vous, il nous est défendu de parler. »

Ouf!...

Lettre ouverte d'une chienne à un chien

A M'FRÉ LION

CHIN D'BERGI

A MON L'SINCI WATHI, A L'OWE-DÈ-BOIS

Horresco referens

Fré Lion,

C'est l'cour tot nê d'lâmes qui jî vs avôie cisse lette; Ciète, jî n'mi rare mâie de còp qu'j'a houie riçu; Di m'belle dièrine jon'lée, i m'dimanéf Finette, Les Zoulous, m'a-t-on dit, ces jous ciall'ont distrufâ — Fât étinde, vèiez-v frè, qu'à Liège on nos fait [l'chesse:

Li Mafeur a juré d'ahorer tos les chins!
So l'pavée, so les quais, i fail taper des léce,
Malheur à ci qu'est pris, i n'ès l'racontré nin!
Avâ l'veille, deux quidams trafet tote li journée,
Onc di ces halozî hiège ine chérrette à s'cou,
Et l'aute poite ine havroule d'on sêke di fiér montée
Po raskoi les chins: caniche, griffon, loulou.
Mi pauve pitite Finette « qwand j'y tûse mi cour [sônne »

Si rôlêf so les hièbes, tot fin dreut d'avant Grètry:
Corant di ci, di d'là, sins portant fé nolle pône
Pout-on, à cis-t-age là, fé l'moinde pitit displi?
Finette vint d'esse vèïowe! si moirt a stu jurée;
D'on còp, ces deux wèrsâx, folant so les pârchet
Triplânt so l'vèrt wazon, so les fleûrs si nozée,
Ravaget tot l'jârdin, à l'couse ès l'pèrçvet.
Li pauve chin n'est pout pus, on v'l'apogne po l'ha-

nette
Et on li mette li pèce âfisse de l'sitrônner,
Sins pitié po s'chawège on vs'è l'chouque è l'chè-
[rette;
Quarante-hute heures pus tard on l'aveut ahoré!
Di cisse ligue communâle les Ligeois sont-îs frs?
Oh! nenni, les Paix-Roges qu'on mons d'civilité
D'ine si faite loi, m'sonne-t-y porit s'pâmer de rire.
Et leu païs, les chins, corèt pleins d'liberté!

Vosse sour disolée,
LIONNE.

Liège, julette 1882.

L'atmosphère religieuse

DE

L'Institut supérieur de Demoiselles.

Si l'on se basait sur les attaques insensées de la *Gazette de Liège* qui n'en fait jamais d'autres d'ailleurs, l'Institut de demoiselles serait un « antre » de libéralisme sans le moindre mélange d'orthodoxie.

Quand cet établissement fut fondé, je me repris presque à croire au « libéralisme » du « boulevard. »

En effet, je songeai qu'il serait peut-être le pendant du célèbre Institut de Bruxelles, rationaliste et progressiste, celui-là, si brillamment dirigé par M^{lle} Gatti de Gamond.

Mais c'eût été trop beau, trop libéral, trop peu doctrinaire, enfin.

Donc, mes illusions s'envolèrent une fois de plus, quand je lus le nom des fondateurs et surtout celui de la directrice qui dirige encore aujourd'hui le pensionnat annexé à cet établissement.

Nou, le temps n'est pas encore venu où la Doctrine fera litière de l'enseignement superstitieux. Lorsque ces jours, si vivement attendus seront arrivés, le doctrinarisme n'aura plus à s'en aller: son hypocrisie l'aura tué.

Que ce sera bien fait!

Je l'avoue dans ma noirceur, et j'en demande bien pardon à la galanterie, à laquelle je préfère la vérité, j'ai été fort heureux de lire la bonne petite critique qu'a faite M. Herman Pergameni, l'homme de lettres distingué qui professe à l'Université libre de Bruxelles, du dernier ouvrage classique de M^{me} Braquaval — L'Olivier: *Cours de littérature et de biographies littéraires approprié à l'éducation des jeunes filles.*

Voici quelques traits qu'il lui décoche dans la revue pédagogique de Bruxelles *L'Avenir*, et qu'elle est loin d'avoir volés:

« On parlera, par exemple, des « écrits impies » de Voltaire; on citera les paroles de Joseph de Maistre qui signale « le grand crime de ce coupable écrivain »; on dira que Voltaire, ce grand apôtre des droits de l'humanité, est mort « dans le désespoir le plus affreux et blasphémant le ciel, qui seul pouvait faire descendre la consolation en lui. » Est-ce à cette religiosité, à coup sûr déplacée dans une histoire de la littérature, qu'il faut attribuer les étranges lacunes du livre?... Erreurs d'appréciation surtout: je n'en citerai que deux: à la façon dont l'auteur parle d'Aristophane et de son « cynisme révoltant », nul ne s'imaginerait qu'il s'agit là du plus brillant des poètes grecs. Et Lucrèce, n'est-ce réellement pas s'abuser étrangement que de lui reprocher, à lui, un païen du temps de César, de s'être attaqué « à la religion de nos pères? »

« On dirait un ouvrage écrit pour ces couvents où certains libéraux trouvent de bon goût d'envoyer leurs enfants « achever » leur éducation; un singulier parfum d'orthodoxie se dégage de toutes les pages de ce volume. »

Coup double. Bravo, M. Pergameni.

S. CLAVÉ.

Victor à Londres.

Il fallait un calculateur, ce fut un... chanteur qui l'obtint. (Air connu.)

Les mécaniciens des chemins de fer de l'Etat ne peuvent se décider à faire mécaniser leurs confrères étrangers par un homme du métier.

A Paris, au banquet Grisel, nos mécaniciens étaient représentés par maître Lucien Servais — un avocat. A Londres, c'est l'ami

Raskin, le joyeux diseur de chansonnettes, qui remplissait — lui d'abord — et ensuite les fonctions d'ambassadeur des machinistes belges.

Avant d'envoyer là-bas ce marchand de tabacs — qui, tout le monde le reconnaît, ne manque pas de *chic* — les mécaniciens avaient songé au suave Troupin-Morhen — l'ex-pourvoyeur des Durham, mais celui-ci que l'on a déjà suffisamment mécanisé comme cela, se refusa obstinément à accepter cet honneur plein de péril.

Raskin, brave comme tous les zéros, accepta sans crainte.

Londres *for ever*... de Pale-ale, s'écria-t-il. Et il s'embarqua sur l'onde écumeuse.

Eût-il le mal de mer? C'est ce que l'impartiale histoire nous dira peut-être un jour.

Ce qu'on sait, c'est qu'en arrivant à Londres il était frais, dispos et prêt à faire honneur à tous les banquets qu'on pouvait lui offrir.

On lui en offrit beaucoup.

Mais ce qu'il mangea!

Ce qu'il but!!!

L'impartiale histoire elle-même ne le dira jamais.

Conscientieux comme toujours, Victor voulut prouver qu'il n'était pas étranger aux chemins de fer.

Il se bourra de victuailles, au point de faire éclater ses soupapes; il se remplit de liquide de façon à faire crever sa chaudière, il conduisit les toasts à toute vapeur. Bref, il mit tout le monde en train.

Aussi, ce qu'il fut admiré! Les journaux londoniens oublièrent la crise égyptienne pour s'occuper des faits et gestes de Victor.

Le *Punch* publia son portrait chargé... en beau.

Le lord-maire lui offrit sa fille en mariage.

Malheureusement, Victor est déjà empêtré dans les liens de l'hyménée, mais il a promis au lord-maire, que si jamais Arabi pacha annexait l'Angleterre et y faisait régner le mahométanisme, la fille du souverain temporaire de Londres aurait sa place marquée dans son sérail, à lui, Victor.

Et il revint, plus gros qu'au départ et chargé des bénédictions des Anglais.

Un mot encore.

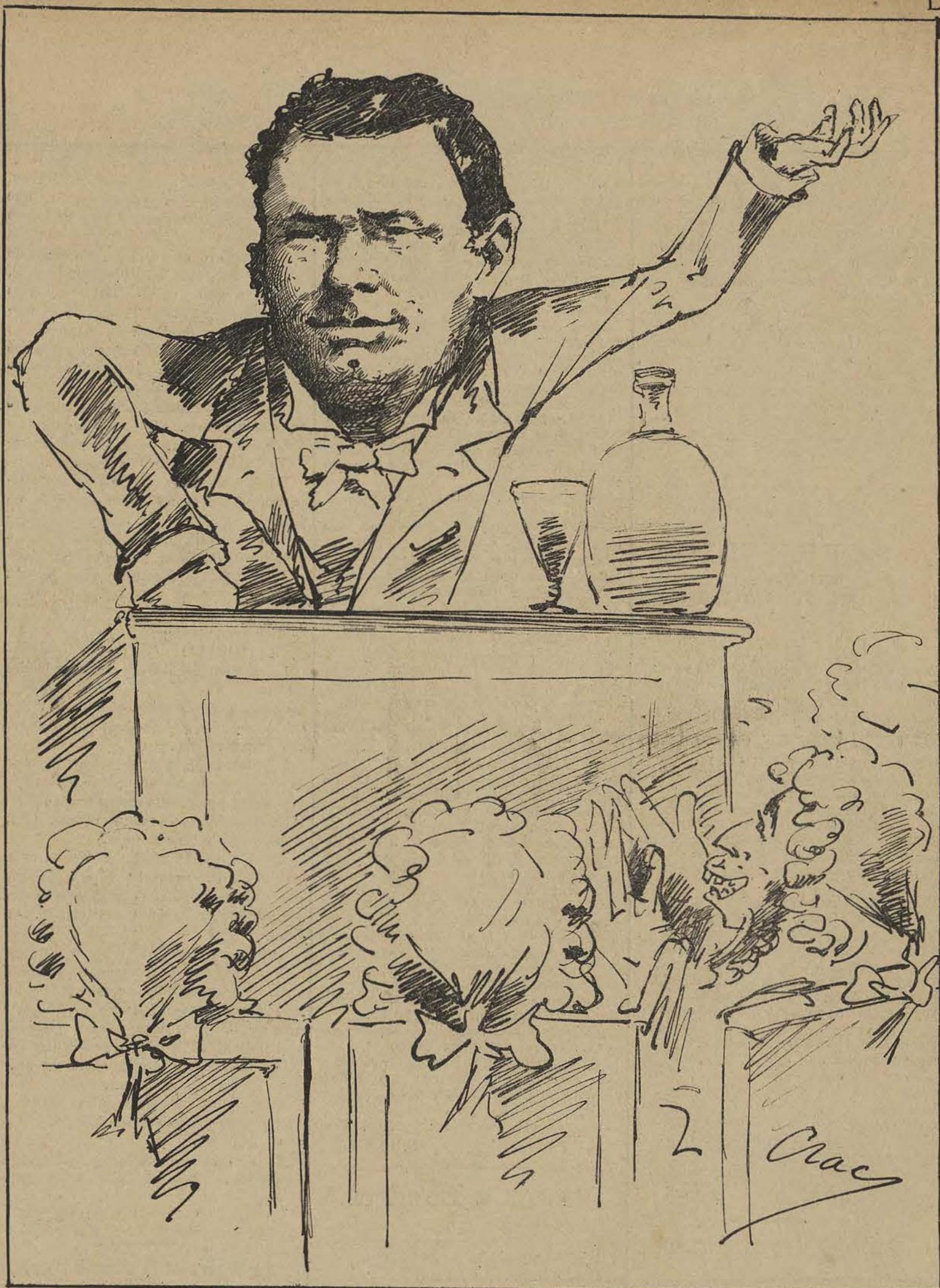
Le délégué des machinistes belges, a vendu mille caisses de cigares à Londres.

Quel génie!

CLAPETTE.

La Misère et la Prostitution.

Vous ne la plaignez pas, vous, femmes de ce monde!
Vous qui vivez gaiement dans une horreur profonde
De tout ce qui n'est pas riche et gai comme vous.
Vous ne la plaignez pas, vous, mères de famille
Qui poussez les verrous aux portes de vos filles,
Et cachez un amant sous le lit de l'époux!
Vos amours sont dorés, vivants et poétiques;



VICTOR RASKIN à LONDRES AU BANQUET
DU LORD MAIRE.

On voit que les mécaniciens belges ont tenu à envoyer à la
vieille Angleterre un délégué ne manquant pas de chiques!



En rade d'Alexandrie.

- Et bien ! que se passe-t-il sur terre ?
- Mon Amiral, je vois Arabi qui fait le camp avec la caisse !
- Goddam ! qui allons nous faire ici alors !

Vous en parlez du moins, vous n'êtes pas publiques. Vous n'avez jamais vu le spectre de la faim. Soulever en chantant les draps de votre couche, Et, de la lèvre blême, effleurant votre bouche, Demander un baiser pour un morceau de pain.

ALFRED DE MUSSET.

FANTASIE

Le théâtre Sarah Bernhardt

C'est une grosse nouvelle et qui n'a certes pas dû passer inaperçue. On a annoncé que Mlle Sarah Bernhardt — aujourd'hui M^{me} Damala — allait fonder un théâtre dont elle et son mari seraient les deux principaux interprètes.

Depuis cette annonce, M. Perin ne dort plus.

Le théâtre Sarah Bernhardt est évidemment appelé à un grand succès, qui fera le plus grand tort à la Comédie-Française et même aux Bouffes-du-Nord. Du moment que la grande artiste ne peut aller jouer maritalement la comédie dans une petite ville de province sans encaisser aussitôt une recette d'un million, il est clair qu'à Paris, cette capitale du monde, elle enfoncera toutes les concurrences, sans le vouloir, comme en se jouant.

Je crois qu'on n'a pas donné à cet énorme incident toute l'importance qu'il mérite. On n'est pas entré dans les détails, on n'a parlé ni de la salle, ni du répertoire. Ce sont ces fâcheuses lacunes que je veux essayer de combler.

La salle sera construite dans l'intérieur de la colonne Vendôme. Elle sera tout en longueur et on n'y admettra que les personnes maigres.

La scène sera naturellement étroite, car M. et M^{me} Damala seront, non les deux principaux, mais les deux seuls artistes de la troupe. Avec deux pareilles étoiles, les personnages accessoires ne sont-ils pas inutiles ?

On n'y jouera que des œuvres inédites, toutes dues à l'inspiration et à la rédaction de Mme Sarah Bernhardt, qui abordera tous les genres, désireuse de prouver que, comme l'obélisque, son talent a plusieurs faces.

Le prix des places sera généralement augmenté.

Les parapluies devront être laissés au vestiaire, l'actrice ne voulant pas de concurrence, même dans la salle.

Dans les représentations musicales, le public est prévenu qu'il n'y aura pas de notes de poitrine.

Les costumes seront simples, mais de bon goût ; quand aux décorations, elles seront portées par M. Damala.

Pour la même raison que plus haut, les instruments à cordes seront bannis de l'orchestre. Il n'y aura pas non plus de souffleur. Son souffle pourrait suffire à renverser Mme Sarah Bernhardt.

Voici maintenant la liste complète des pièces de Mme Sarah Bernhardt, qui seront jouées au théâtre Sarah Bernhardt, par M. et Mme Sarah Bernhardt, dans le courant de la première année :

SARAH BERNHARDT STATUAIRE

Drame

Dans lequel Mme Sarah Bernhardt fera le buste de M. Damala.

SARAH BERNHARDT PEINTRE

Comédie

Dans laquelle Mme Sarah Bernhardt fera le portrait de M. Damala,

SARAH BERNHARDT AÉRONAUTE

Opéra-comique

Dans lequel Mme Sarah Bernhardt enlèvera le ballon de M. Damala.

LE TOUR DE SARAH BERNHARDT EN 80 SECONDES

Féerie scientifique

Dans laquelle M. Damala fera une conférence sur les pays plats.

LA PRISE DE LA BASTILLE PAR SARAH BERNHARDT

Pièce militaire

Dans laquelle Mme Sarah Bernhardt prendra la Bastille, seule, contre une armée d'invalides représentée par M. Damala.

LE MARIAGE DE SARAH BERNHARDT

Opérette

Dans laquelle M. Damala chantera les couplets :

Quand je suis sur la corde roide.

SARAH BERNHARDT ATHLÈTE

Pantomime

Dans laquelle Mme Sarah Bernhardt tombera M. Damala.

SARAH BERNHARDT EN ESPAGNE

Ballet

Dans lequel Mme Sarah Bernhardt imitera le bruit des castagnettes, rien qu'en faisant des jetés-battus.

LE JUGEMENT DE SARAH BERNHARDT

Tableau plastique

Dans lequel M. Damala enlèvera les voiles de Mme Sarah Bernhardt, sans offenser aucunement la pudeur.

LA CRÉATION DE SARAH BERNHARDT

Drame scientifique

Dans lequel M^{me} Sarah Bernhardt jouera le rôle du Néant.

SARAH BERNHARDT PÉDICURE

Vaudeville

Dans lequel Mme Sarah Bernhardt fera les cors à M. Damala.

Si, par impossible, ces différentes pièces ne réussissaient pas, on reprendrait *la Dame aux Camélias*, avec Mme Sarah Bernhardt dans le rôle de Saint-Gaudens.

FRIMOUSSE.

L'ARTISTE BOSSU

Ceci est une histoire du temps passé. Inutile de la dater avec plus de précision.

Par une de ces rares, mais ravissantes après-midi de printemps que le mois de mai donne à l'Angleterre, et tout particulièrement à la ville de Londres, un jeune homme de gracieuse tournure se promenait sous les beaux arbres, à peine reverdis, d'Hyde-Park.

Ce jeune homme, s'arrêtant tout à coup dans sa marche, comme un Robinson qui aurait aperçu soudain la marque d'un pied dans le sable, se mit à dire tout haut, au grand étonnement des passants :

« Qui pourrait aimer la fille laide et triste d'un vieux gentleman qui s'en va par les rues, les jours de soleil, en frac couleur de quinquina, avec des bas de soie noire reprisés, la canne et le tricorne sous le bras gau-

che, et portant à bout de doigts une paire de gants longs et flasques, absolument comme s'il tenait par la queue une couple de rats morts? »

Comme personne, naturellement, ne fit de réponse à cette question au moins excentrique, le jeune homme qui la posait à l'espace reprit sa promenade interrompue, la tête basse, les yeux rivés aux boucles de ses souliers.

Pourquoi M. Archibald Hobstone, peintre de beaucoup de talent, faisait-il, en longeant le *Roten-Row* d'Hyde-Park, la réflexion singulière que nous avons transcrite ci-dessus? c'est ce que nous devons, par privilège de conteur, savoir parfaitement, et ensuite expliquer au lecteur intrigué peu ou prou.

Eh bien! le charmant artiste nommé Archibald Hobstone qui, sous la verdure naissante des ormes du parc ensoleillé, allait de ci, de là, les yeux rivés aux boucles de ses souliers, pensait tout bonnement, avec une pitié soudaine, à l'original du portrait qu'il était en train de faire depuis trois jours.

Cet original était une jeune fille. Les traits disgracieux de miss Laura Ness, la fille unique, en effet, de ce gentleman âgé qui courait la ville, en habit couleur de quinquina, en bas de soie noire, et tenant ses gants à la main comme une paire de rats morts, lui revenaient à l'esprit, et à mesure que sa mémoire les lui détaillait, le bel Archibald Hobstone, épris des jolies choses, mais que les besoins de la vie forçaient souvent d'en copier de fort laides, éprouvait une anxiété bizarre et fatigante.

Admis, depuis peu, dans l'intimité de M. Ness, il rendait déjà justice cependant à la grâce délicate de miss Laura ; les attentions exquises que la jeune fille avait pour son vieux père ne lui avaient pas échappé. Mais cela ne l'amenait pas du tout à se réconcilier avec la figure anguleuse et plaintive de son nouveau modèle.

Aussi, quand la pauvre créature dévouée posait, avec une patience d'ange, dans l'atelier d'Archibald, celui-ci, en dépit de tous ses efforts, sentait sa main plus disposée à exagérer les difformités du visage de miss Laura qu'à en atténuer l'expression grotesque en même temps qu'attristante.

Cette fâcheuse tendance le faisait souffrir. C'est pourquoi, par cette délicieuse après-midi de mai, au milieu de la foule des fraîches et charmantes figures de femmes qui s'épanouissaient, au premier soleil, sur les gazons fins d'Hyde-Park, Archibald, dont le cœur s'ouvrait tendrement à mille sensations printanières, se demandait, avec une réelle pitié, si quelqu'un pourrait jamais devenir amoureux de la brave, mais laide enfant de M. Ness.

Il souhaitait, avec un honnête élan de sympathie, que le bonheur vint récompenser la jeune fille de sa vie d'abnégation, mais, à vrai dire, il ne l'espérait guère.

Enfin, songeant aux marques incessantes d'affection que le vieillard recevait de sa fille, à leur intérieur si modeste, mais si confortablement gouverné, à leur existence obscure et douce, et dont chaque jour s'écoulait, exhalant comme les fleurs des champs, quoique sans couleur et sans parfum, une odeur discrète que l'âme du passant respire avec une joie si vive et si pure, Archibald Hobstone arrivait à comprendre que le sort du mari de Laura n'aurait rien de bien désastreux après tout, à condition toutefois que ce mari ne fut pas un peintre.

« Car ce visage! ce visage!... s'écriait Archibald. Oh! ce visage, rien ne pourra jamais le voiler ou le transfigurer. Et quel supplice alors pour un artiste que de trouver devant ses yeux, à chaque instant, comme une vivante négation de la beauté tant cherchée, ces traits malencontreux, ce nez bizarre, ce menton de perruche!... Ah! décidément, cette pauvre Laura doit rester fille, concluait Archibald en arpentant avec vivacité l'allée magnifique du plus élégant des parcs. »

Cependant, comme on ne peut passer sa vie à s'interroger sur le sort futur d'une jeune fille dont on fait le portrait, Archibald Hobstone, bientôt distrait par la vue des nombreux promeneurs, se mit à construire, dans sa tête, une infinité de tableaux tous plus parfaits les uns que les autres, en marchant avec plus de calme sous les ombrages légers encore d'Hyde-Park.

Ce ne fut même qu'en retrouvant, le soir, dans son atelier, l'esquisse du portrait de miss Laura Ness, que les réflexions et interrogations faites dans l'après-midi, à propos de cette pauvre fille, firent de nouveau leur apparition insidieuse dans sa pensée.

Il les rumina longtemps, en silence, tandis qu'il regardait avec attention la figure à peine ébauchée, mais déjà si pâle et comme honteuse d'elle-même, qui le contemplant, de son côté, d'un œil doux et triste.

« Elle est bien laide! » murmura enfin le peintre, jetant un rideau d'étoffe sur le portrait.

Puis, il alla se livrer aux béatitudes du sommeil, dans sa froide chambre de célibataire.

Archibald Hobstone venait à peine de s'endormir, laissant la lune libre de pénétrer, à travers les vitrages, dans son atelier désert, lorsqu'une étrange petite créature très-difforme, une sorte de nain qui paraissait bossu sous le manteau noir qui l'enveloppait de la tête aux pieds, et dont la figure, à la fois enfantine et vieillotte, grimaçait un fin sourire, fit son entrée dans l'atelier du peintre, avec aussi peu de bruit et de cérémonie qu'un chat familier.

Par où était-il entré, ce nabot inconnu? c'est ce que nous ne savons pas, parole d'honneur!

Constatons simplement le fait: au moment où le peintre s'endormit, le nain bossu se montra devant le portrait de miss Laura Ness.

Diligent et habile, il s'empara de la palette abandonnée, s'installa sur le tabouret du peintre, saisit les brosses, et, à la clarté complaisante de la lune, il se mit à travailler avec ardeur au portrait de la jeune fille.

Ceci est une histoire du temps passé, nous avons eu soin de le dire.

L'artiste nain ne s'arrêta de peindre qu'aux premières lueurs du jour. Il avait disparu quand, réveillé par le chant des oiseaux des environs, Archibald Hobstone, plein de jeunesse, d'espoir et de gaieté, entra dans son atelier.

« Voyons un peu ma caricature, » fit Archibald en soulevant le voile que le nain avait soigneusement remis sur le tableau.

Archibald examina son œuvre avec attention, puis il dit négligemment:

« J'avais beaucoup poussé la chose à la dernière séance, à ce qu'il me semble. Je ne me le rappelais plus. Ça marche. Ça va! Réellement ce n'est pas trop mal! Hier, j'exagérais la laideur de la pauvre fille. Ce

que c'est que de ne pas avoir le modèle sous les yeux. Non, décidément cela vient à merveille. Mon Dieu! le menton est un peu long, oui, mais il y a de l'esprit dans ce menton-là, et le nez, que je trouvais si horrible, a même un caractère tout particulier. En somme, ce visage est rempli de finesses dont je ne m'étais pas encore rendu compte. Cela me ravit de trouver cette jeune fille moins affreuse. L'accord d'une âme exquise et d'une enveloppe repoussante a quelque chose de si pénible!... Allons, en attendant l'arrivée du gentleman qui porte ses gants avec tant de goût, et va par les rues en habit couleur de quinquina, retouchons ça et là quelques coins de ma toile. »

Et Archibald se mit à peindre, Miss Laura et son père vinrent, comme à l'ordinaire, poser dans l'atelier du peintre. Après deux heures de travail et de causerie, le père et la fille reprirent le chemin de leur domicile. Le peintre resta seul. Puis, la nuit vint. Elle surprit l'artiste plongé dans des réflexions pleines de charme et de nouveauté et regardant sa toile avec tendresse.

Quand Archibald eut fermé les yeux de nouveau sous le poids bienfaisant du sommeil, le nain bizarre se glissa, comme la veille, dans l'atelier solitaire; jusqu'à l'aube, il couvrit la toile de touches délicates et pleines d'à-propos.

La même scène eut lieu, chaque nuit, pendant une semaine, et chaque matin le bel Archibald trouvait au portrait des grâces inattendues. Les hideux souvenirs s'effaçaient peu à peu. Le peintre en était transporté de joie. Le portrait de miss Laura arrivait rapidement à sa fin. Et Hobstone le contemplant souvent, pendant de longues heures, avec des battements de cœur aussi doux que persistants.

Souvent aussi, rompant le silence qui emplissait l'atelier, Archibald se disait avec conviction:

« Cette tête est irrégulière, soit, mais de quel charme discret et profond elle est douée. L'aimable visage! Oh! Laura! Laura! créature dévouée, cœur exquis, femme parfaite! Jetez les yeux sur votre serviteur repentant et timide... »

Une nuit que le peintre ne pouvait dormir, il se leva, la tête en feu, et vint regarder son tableau pour la dernière fois. On devait venir le chercher le lendemain.

Quelle ne fut pas sa surprise en trouvant devant son chevalet le petit bossu fort occupé à donner les derniers coups de brosse aux mains effilées et blanches de miss Laura.

« Par le ciel! que faites-vous ici? s'écria Archibald, tout frémissant d'une émotion inconnue.

— Eh bien! répondit le nain avec flegme, vous le voyez: je peins pour vous!

— Vous peignez pour moi?... »

— Oui, mon cher monsieur, reprit le nain. Mais voilà notre tableau fini. Maintenant, je n'ai plus qu'à me retirer, et c'est ce que j'allais faire, quand vous m'avez surpris une minute trop tôt. »

En disant ces mots avec gaieté, le nain descendit du tabouret sur lequel il était perché, et regarda Archibald avec des yeux pleins de malice.

« Incroyable histoire! murmura Archibald, frappé de stupeur.

— Adieu, mon cher, dit le nain. Eh bien! vous ne me remerciez pas?

— Vous remercier! mais qui êtes-vous

donc? demanda le peintre perdant la tête tout à fait.

— Qui je suis, reprit le nain, tu vas le voir. »

D'un coup d'épaule il fit tomber à ses pieds le manteau qui l'enveloppait, et se courba devant le peintre.

Alors Archibald Hobstone vit apparaître, à la place du nain difforme, un bel enfant, nu comme un dieu, armé d'un arc, et portant entre deux petites ailes blanches qui palpaient sur son dos un délicat carquois d'or.

« L'Amour! soupira Archibald, en tombant à genoux. — O Laura! ma Laura! »

Et tandis que l'artiste agenouillé tendait ses mains fébriles sur le portrait de la jeune fille qui lui souriait, charmante, du haut de son cadre, l'Amour, sa tâche étant achevée, prit son vol et disparut.

Ernest d'HERVILLY.

Mot de la fin

La scène se passe dans un salon de notre ville. On cause de mille choses, et naturellement ces dames y vont de leurs cancans! La conversation vient à tomber sur un jeune ménage très riche.

La femme nage dans l'or, dit X... et le mari dans l'argent, risposta Z...

— C'est donc le double étalon! s'écrie un jeune avocat connu au Palais pour ses visées spirituelles.

Théâtre du Pavillon de Flore.

propriété RUTH.

Bureaux 7 h.

Rideau 7 1/2 h.

Dimanche 6 Août 1882

Spectacle - Concert

DONNÉ PAR

M. Jean NICOLAI

AVEC LE GRACIEUX CONCOURS DE

M^{lles} Chantraine et Joachims-Massart; de MM. Paul Gevaert, violoniste-amateur, lauréat du Conservatoire Royal de Liège; J. Delvoye, Jules Thurion, E. Antoine, C. Dolne, pianiste, et de la Section dramatique le Caveau Liégeois.

Le Spectacle sera suivi d'un

Grand BAL et d'une FÊTE de NUIT

Places réservées

à l'avance, fr. 2 00

à l'entrée, » 2-50

Places ordinaires

à l'avance, fr. 1 00

à l'entrée, » 1 50

Escrime. — Leçons particulières par M. BALZA professeur du Cercle St-Georges; s'adresser au local du Cercle, café de la Banque Nationale.

A MM. les Etudiants. — Leçons d'escrime par M. SAVAT; s'adresser galeries du Gymnase.

— Ne jetez pas vos vieux parapluies, la grande Maison de Parapluies, 40, rue Léopold, à Liège, les répare ou les recouvre en 5 minutes, en forte étoffe anglaise, à 2 francs; en soie, à 5-75, 6-50, 7-50 et 12 francs.

Liège. — Imp. Em. PIERRE et frère.

VINS LIQUEURS
J. BREMKEN FILS
RUE SURLET
Specialité de la Royale
DISTILLERIE

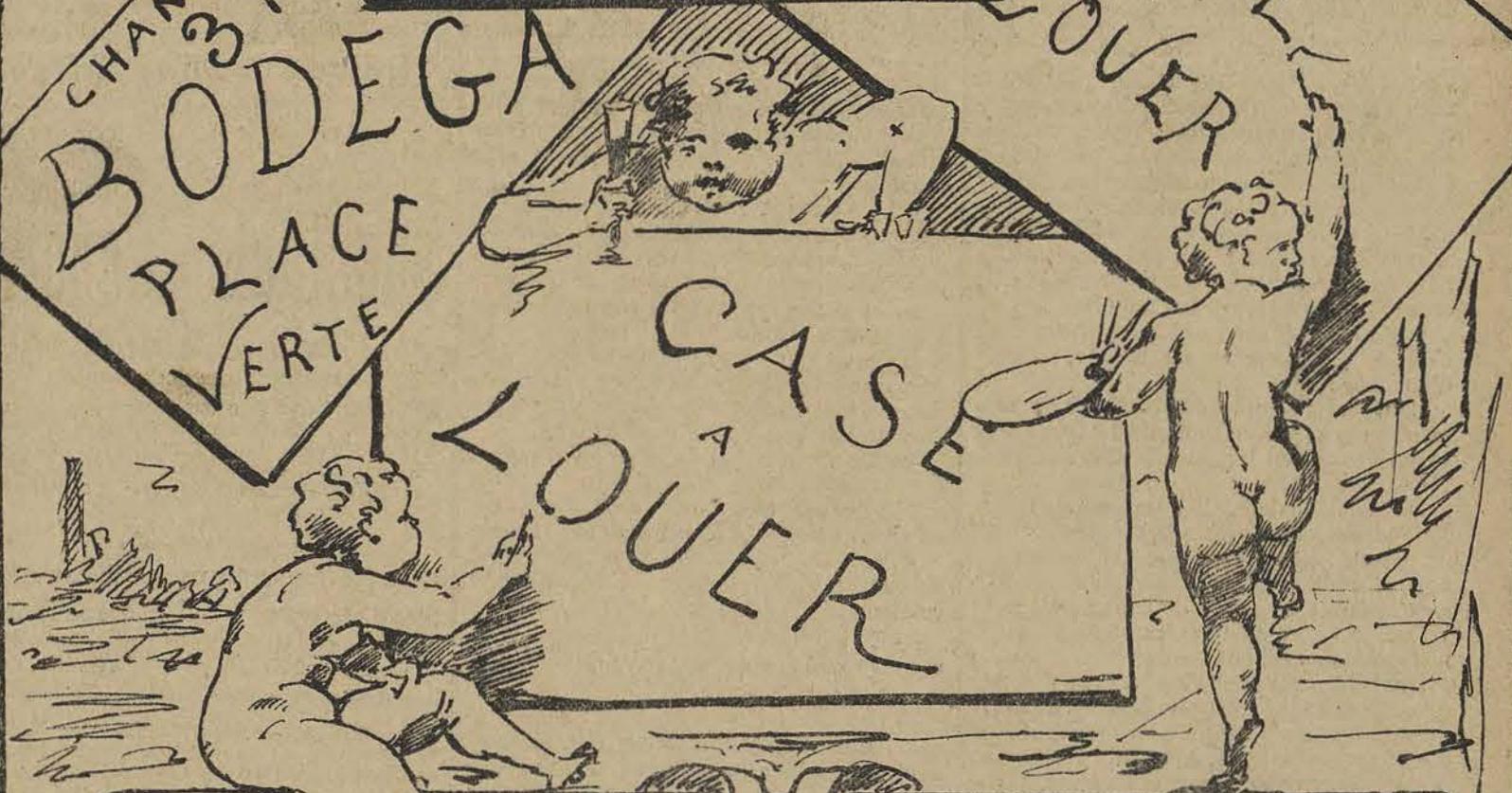
CASE
à
LOUER

CAFE DE LA TERRASSE
EXCELLENTE
SAISON ROYALE ET VERITABLE
BAVIERE à 0,15C^{MES} LE 1/3 DE LITRE
BIERES ANGLAISES IMPERIALES BASS & C^{IE}
à 0,25C^{MES} LE VERRE
COIN DE LA RUE ROYALE

CHAMPAGNE
3 F^{RS}
BODEGA
PLACE
VERTE

CASE
à
LOUER

CASE
à
LOUER



ANNONCES ILLUSTRÉES
LE FRONDEUR
10 F^{rs} PAR MOIS
ANNONCES ILLUSTRÉES
BONNEMENT
5,50 AN